

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Académie des sciences et lettres de Montpellier. Auteur du texte.
Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de
Montpellier. 1999.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 30
ANNÉE 1999

ISSN 1146-7282

Séance du 21 juin 1999

RÉCEPTION DU DOCTEUR CLAUDE LAMBOLEY DISCOURS DU RÉCIPiendaire

Monsieur le Président de la Société d'Archéologie,
Monsieur le Président de l'Académie,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mes chers confrères,
Mes chers amis,

C'est avec beaucoup d'émotion que je me présente à vous dans ce rite obligé, véritable acte probatoire qui s'impose à quiconque a été sollicité pour faire partie de cette Compagnie, héritière de la Société Royale des Sciences de Montpellier, fondée, faut-il le rappeler par Louis XIV, il y a près de trois siècles. Comment ne pas être impressionné par le souvenir intimidant des grands ancêtres. Comment oser parler après les illustres médecins ou chirurgiens que furent Chirac, Chicoyneau, Haguenot ou Lapeyronie. Certains ne furent-ils pas, en leur temps, Premiers médecins du Roi. Aussi, je ne sais si je dois vous remercier de l'honneur que vous me faites en me recevant parmi vous ou plutôt solliciter votre compassion.

Si cette cérémonie de réception a pu avoir lieu dans ce bel Hôtel des Trésoriers de France, chargé d'ans et d'histoire, je le dois à la bienveillance du Président Jules Maurin, Président en exercice de la Société Archéologique de Montpellier, que je remercie très sincèrement. Ceci est d'autant plus symbolique que cette Société compte en son sein de nombreux académiciens et que son siège se trouve à deux pas de l'Hôtel Guilleminet où se réunissaient les membres de l'Académie Royale à la fin du XVIII^e siècle et à égale distance de la rue des Etuves et de la Tour de la Babote, de la rue de la Merci et de l'Hôtel Haguenot, du boulevard Ledru-Rollin et de l'Hôtel de Lunas, sièges passés et présent d'une Compagnie décidément bien vagabonde.

Je le dois aussi à plusieurs amis qui m'ont accueilli au sein de cette Société. Ma reconnaissance va d'abord à Annie France Laurens. Certes, nous avons des liens privilégiés grâce à nos enfants et à notre petit-fils. Mais ce professeur d'histoire de l'Art à l'Université, dont la compétence et la disponibilité sont unanimement admirés de ses étudiants, a fait le premier geste, essentiel. Membre de cette Société, actuelle vice-présidente, apprenant que je souhaitais monter une exposition sur un sujet qui me tenait à cœur, elle est intervenue pour que je puisse réaliser ce projet avec l'aide du Musée Languedocien.

Je me dois d'avoir une pensée émue pour Guy Romestan, dramatiquement et prématurément disparu. Président à l'époque de la Société d'Archéologie et bien que mes préoccupations soient loin des siennes, il a tout fait pour que cette exposition sur les jouets anciens se réalise. Son succès fut suffisant pour que de nombreux curieux découvrent un musée inconnu que sa ténacité avait admirablement restauré.

Laurent Déguara, qui lui avait succédé, a beaucoup contribué à me faire partager son enthousiasme passionné pour les richesses de cette demeure. Je lui suis reconnaissant d'avoir contribué à l'organisation de la première exposition sur "les jouets de nos grands-parents" et m'avoir encouragé à en réaliser une seconde sur "l'enfant, l'image et le jeu". Grâce à lui, j'ai pu participer à la vie de ce musée et de cette Société.

François Pomarède enfin, conservateur des collections, a eu la lourde tâche de guider les pas incertains du néophyte que j'étais et de permettre qu'un projet un peu aventureux se transforme en un succès honorable.

Que tous ces amis soient chaleureusement remerciés. C'est grâce à eux que j'ai le privilège de me trouver dans ce lieu prestigieux face à un nouveau défi.

J'aurais été très surpris, lorsque je suis arrivé à Montpellier pour y faire des études de médecine, si l'on m'avait dit que je siègerais un jour à l'Académie des Sciences et Lettres de cette ville. Aussi quel fut mon étonnement lorsqu'un jour de janvier 1996 je reçus, vers midi, un appel téléphonique du Docteur Bourdiol. Ce dernier me demanda, presque tout de go, si j'accepterais d'être candidat à l'un des trois sièges qui venaient de se libérer. Je fus interloqué. Il me prévint cependant, peut-être pour me rassurer, que mes chances étaient minces lors d'une première candidature, qu'il y avait de toute façon plusieurs postulants. Presque sans réfléchir j'acceptais. J'avais peu d'espoir. Je n'avais rien demandé. Je n'aurais aucune désillusion.

Ma stupeur fut grande quand, le soir, un nouvel appel téléphonique m'apprit mon élection. Les félicitations que m'adressèrent dans la foulée d'autres confrères et amis me confirmèrent la nouvelle.

Je dois avouer que, l'étonnement passé, je ressentis une certaine satisfaction. Non que j'eusse alors l'outrecuidance ou plutôt la naïveté de me considérer comme l'égal des personnalités qui m'avaient précédé, mais parce que je perçus cet événement comme le témoignage de mon intégration dans cette ville qui m'avait accueilli avec mes parents. Je suis en effet un immigré, un déraciné. Les vicissitudes de l'Histoire avaient ballotté ma famille de Franche-Comté, terre de mes ancêtres, en Algérie, puis de ce pays natal à Montpellier dans ce Languedoc, dont le climat et les paysages rappelaient, de loin, à travers le prisme nostalgique et trompeur de la mémoire, mon pays natal.

Il est habituel de dire que Montpellier n'accueille qu'avec réserve l'étranger "venu d'ailleurs". J'ai beaucoup de chance. Je le dois à mon épouse. Elle avait également subi les rigueurs de l'Histoire pour avoir perdu pour faits de guerre et son père et son frère. Réfugiée avec sa mère en 1942, elle avait été accueillie à Montpellier par un de ses parents, Charles Guilhaumon, avocat au barreau de Paris et député de l'Hérault. Ce dernier, pour la petite histoire fut un de ceux avec Vincent Badie, ami de la famille, à être un des quatre-vingt députés qui refusèrent les pleins pouvoirs à Pétain. Grâce à lui et à son épouse, elle avait eu la chance d'être vite introduite dans le milieu montpelliérain de l'époque. Elle avait fait toutes ses études dans cette ville. De solides amitiés s'étaient nouées. Elle me les fit partager. Qu'elle en soit remerciée. Depuis d'autres liens amicaux se sont tissés, sincères et désintéressés. Je me sentais bien dans cette ville qui m'avait adopté. Cette élection dans votre Compagnie montrait, s'il en était besoin, que la greffe était réussie.

Je la dois à mon parrain, Louis Bourdiol. Je lui en sais gré. Nous nous connaissions depuis longtemps. Nous avions des relations professionnelles occasionnelles. Nous avions de nombreux amis communs. Sa charmante et regrettée épouse nous avait reçus, ma femme et moi, avec beaucoup de gentillesse. Nous nous estimions. Grâce à lui, cette élection au quinzième fauteuil m'a permis de connaître l'ambiance studieuse, feutrée et toujours courtoise de cette Compagnie, dernier refuge d'une tolérance, ailleurs si malmenée. Qu'il en soit chaleureusement remercié.

C'est à la Faculté de Montpellier que j'ai fait la plus grande partie de mes études médicales. C'est à l'hôpital de cette ville au passé prestigieux que j'ai fait mes premières armes de clinicien. Je le dois à des maîtres éminents qui m'ont marqué durablement. Certains font ou ont fait partie de cette Académie. Je souhaiterais donc profiter de l'occasion qui m'est donnée de leur exprimer ma reconnaissance.

Reçu interne, au retour de mon service militaire je demandais à reprendre mon activité dans un service. La répartition s'étant déjà faite, j'avais la possibilité de prendre un poste en surnombre.. Comme j'envisageais, pendant les futures vacances, de remplacer un médecin rural en Corrèze, et comme celui-ci accouchait toujours à domicile ses patientes, la crainte de cette éventualité m'avait conduit à demander un poste dans le service d'obstétrique. Mis à part sa notoriété, je ne connaissais du professeur Caderas de Kerleau qu'une photographie reproduite dans l'annuaire de l'internat. Prise lors d'une revue annuelle, le 24 novembre 1934, elle figurait une saynette intitulée "le Tribunal". Elle le représentait tenant un âne par le licol, vêtu d'une courte tunique agrémentée d'une grecque des plus décoratives, qui découvrait des jambes nues sur lesquelles étaient lacés artistiquement des rubans qui maintenaient de gracieux cothurnes. Face à lui, dans la même tenue, on reconnaissait Pierre Bétoulière. Il avait beaucoup changé... Je n'oublierais pas la courtoisie avec laquelle il m'accueillit dans son service. Grâce à son enseignement, je pus assumer mes remplacements ruraux sans crainte. Qu'il en soit remercié. Qu'il me pardonne l'impertinence de ce rappel photographique témoin de sa jeunesse et qu'il sache combien j'ai été sensible à l'accueil bienveillant et amical qu'il m'a réservé dans cette Compagnie. Qu'il soit assuré de ma reconnaissance et de ma profonde déférence.

Me destinant à la Rhumatologie, je souhaitais avoir une formation d'interniste. Je passais donc un an dans un service de médecine générale. J'eus pour maître le professeur Albert Puech. Cet homme bienveillant, du fait de son âge déjà avancé, faisait figure de grand-père pour ses collaborateurs. Il était d'une grande disponibilité dont j'abusais souvent. Quand un malade me posait un problème diagnostic ou thérapeutique, son expérience était toujours secourable et ses conseils judicieux. Il disait souvent à ses assistants : *"tachez d'avoir des compétences plus que des convictions"* ou encore *"les disciples intègres sont toujours médiocres"*.

C'était un homme de grande culture tant littéraire que médicale. Puits de sciences, doué d'une mémoire étonnante, il n'était jamais à court quand on recherchait une référence médicale ou bibliographique. Il n'était pas dépourvu d'humour, n'hésitant pas, lors d'un banquet d'internat, à saluer les nouveaux reçus au concours en citant Tristan Bernard qui, dans une de ses pièces de théâtre, bien oubliée aujourd'hui : "Les petites filles de Loth", faisait accueillir certains personnages apparaissant pour la première fois en scène par cette ovation vibrante :

*"Gloire au nou, gloire au nou, gloire au veau,
"Gloire au veau, gloire au nu, gloire au nu,
"Gloire au nou, gloire au veau, gloire au nu,
"Gloire aux nouveaux venus".*

Depuis le Temps a fait son œuvre. Le professeur Puech s'en est allé, discrètement comme il avait vécu. Je suis heureux que la présente occasion m'ait permis de rappeler sa mémoire.

Pendant un an, j'ai tiré profit de l'enseignement du professeur Labauge. On ne pouvait qu'être séduit par la logique rigoureuse de son analyse sémiologique. S'appuyant sur un examen clinique méthodique, il construisait un diagnostic qui, s'il ne sautait aux yeux de prime abord, devenait alors d'une évidence lumineuse. Il était assisté de collaborateurs tout aussi brillants qui m'ont beaucoup appris. L'un d'eux, Marcel Danan, devenu depuis Président du Conseil de l'Ordre, siège dans cette Académie. Mais c'était un homme occupé qui n'était pas toujours respectueux des horaires, au grand dam de son interne qui l'attendait pour la visite des malades. L'heure tournant, affamé, le malheureux était charitablement secouru par sœur Gabrielle, petit souris trottinante et active qui lui donnait quelques ampoules de remontant à sucer en attendant, enfin, de rejoindre sur le tard le restaurant de l'internat, où ne subsistaient plus que des restes.

Interne dans son service et ayant déjà des attaches avec celui de rhumatologie, j'ai souvent servi d'intermédiaire pour des travaux entrepris en commun. Il a fait partie de mon jury de thèse. Je crois pouvoir dire qu'il me tenait en assez grande estime puisque, une fois installé, s'il était normal que je demande son avis pour des cas personnels, il m'a souvent adressé ses malades privés pour des problèmes rhumatismaux.

D'autres ont apporté leur contribution à ma formation de clinicien. Je citerais le professeur Guerrier, chez qui j'ai fait mon premier choix d'interne provisoire. Il a essayé, en vain, de me donner la vocation de chirurgien. Le professeur Vallat, succédant au professeur Puech, m'a laissé le souvenir d'un homme d'une grande courtoisie affable et humain, d'une grande compétence clinique, l'exemple même d'un véritable interniste, à la fois grand consultant et enseignant de qualité, servi par une mémoire remarquable de ses expériences passées. Son dévouement et son humanité à l'égard des malades demeurent pour moi un exemple. Quant au professeur Latour, que j'ai connu pendant les six mois d'interne que j'ai passés dans son service de cardiologie, ce pionnier de l'exploration endo-cavitaire cachait sous des dehors rugueux de gentleman-farmer auvergnat une âme sensible, n'hésitant pas à vous faire partager au détour d'un couloir, lors de la visite hebdomadaire, sa passion de la nature et des vieilles pierres. Par la suite il me témoignera son estime en assistant, malgré ses occupations, à ma soutenance de thèse et en apposant son paraphe parmi ceux des autres internes ou anciens internes sur ce diplôme de fantaisie que, traditionnellement, tout interne de Montpellier reçoit à l'occasion de cet événement.

Mais c'est au professeur Serre que va ma plus grande reconnaissance. Son prestige était grand, sa renommée d'enseignant et de clinicien bien établie. De par sa formation, il était en effet essentiellement un clinicien, parfait héritier de l'Ecole Montpelliéraine, dont le représentant le plus éminent était Louis Rimbaud. Il insistait dans son enseignement sur la nécessité impérieuse de la quête sémiologique attentive, sur la critique des signes qu'ils soient cliniques, biologiques ou radio-

logiques pour en peser la valeur afin d'en déduire logiquement un diagnostic, seul à même à conduire à un pronostic et à une thérapeutique. Il avait l'habitude de dire à ses élèves :

"Sachez que tout traitement systématique d'un symptôme – en règle la douleur – est sans valeur s'il ne s'appuie sur un diagnostic".

Il s'insurgeait souvent, comme ici dans la préface d'un livre sur la Rhumatologie, sur la *"cohorte des traitements marginaux appliqués sans discernement et capables de faire perdre un temps précieux, précisément s'ils calmaient temporairement la douleur ou masquaient, pendant un temps, les symptômes"*. Il était un des artisans de la Rhumatologie française. Après avoir ouvert une consultation spécialisée en 1946, une chaire de clinique de Rhumatologie avait été créée en 1957, la deuxième de France après Paris. Très tôt, il avait réalisé la nécessité de développer les traitements de réadaptation fonctionnelle et dès 1970 il avait compris que la clinique n'était que la partie émergée de l'iceberg et que l'avenir de la rhumatologie serait dans la recherche immunologique. Les travaux de son Ecole, présentés dans de nombreux congrès nationaux et internationaux lui ont valu de devenir président d'honneur de la Société Française de Rhumatologie et membre correspondant de l'Académie de Médecine. A cette occasion, il m'avait manifesté sa confiance en me demandant de rédiger et de cosigner la première communication qu'il y fit le 17 mars 1970.

Mais il était aussi réputé pour son caractère exigeant. Exigeant pour lui-même, il l'était pour les autres et avait horreur de la bêtise. En revanche, celui qui avait mérité sa confiance et son estime était certain d'avoir de sa part un soutien sans faille. Il ne faut pas croire qu'il ne pouvait maîtriser ses mouvements d'humeur. Un souvenir me revient. J'étais encore interne provisoire, c'est-à-dire que je devais repasser mon concours. Tous ceux qui ont présenté cette épreuve savent quel effort, quelle disponibilité elle impose. Or Monsieur Serre exigeait que ce soit l'interne et lui seul qui lui présente les entrants de la veille lors d'une visite quotidienne. Pris par la préparation du concours, j'avais chargé des externes de rédiger les observations. Quelques minutes avant la visite, ils me présentaient le malade, dont je détaillais ensuite les symptômes cliniques au Maître. Le système fonctionna bien jusqu'au jour où la complexité des cas cliniques, le nombre d'entrants ne me permirent pas d'être en mesure de faire mes exposés convenablement. Je bafouillais tant bien que mal. Monsieur Serre ne fit aucune remarque mais je sentis que l'humeur se gâtait. Ouf ! la visite terminée je le raccompagnais heureux d'en être sorti à bon compte. Mais, tout le monde le sait, une simple goutte peut faire déborder un vase, si grand soit-il. C'est l'interne du secteur suivant, qui pour un péché véniel reçut la remontrance, se demandant ce qui lui arrivait.

Si cette exigence était parfois source d'irritation, il n'était pas rancunier. Il m'est arrivé de m'opposer fermement mais courtoisement à certaines de ses décisions, m'incliner par discipline et le lendemain après réflexion recevoir, surpris, ses excuses.

Il était très réservé sur sa vie familiale, imposant une barrière entre celle-ci et sa vie professionnelle. Ce n'était qu'à l'occasion de voyages justifiés par un congrès international, comme celui que nous avons fait à San Francisco, où sa famille l'accompagnait, que l'on pouvait se rendre compte de l'attention exclusive et de l'affection qu'il portait à ses petits-enfants.

Depuis plusieurs années, il a pris une retraite méritée, malheureusement ternie par le décès de son épouse et des soucis de santé. Je suis heureux d'avoir porté témoignage en cette occasion de ma gratitude.

Tels sont les maîtres qui, par l'expérience qu'ils m'ont transmise, ont contribué à ma formation de clinicien et à ma spécialisation. Depuis ma vie professionnelle s'est déroulée avec ses satisfactions et parfois ses difficultés. Elle arrive à son terme à la fin de ce siècle. Il m'a paru naturel de profiter de la circonstance présente pour regarder par-dessus mon épaule et faire le bilan de ma spécialité tant au plan de l'exercice au quotidien qu'à celui des avancées que la recherche a permises pour le plus grand bénéfice des malades.

C'est par hasard que je suis devenu rhumatologue. Lors de mon admission au concours d'internat en 1962, j'ignorais presque tout de cette discipline. Si le service de Rhumatologie fut mon premier choix, ce fut certes parce que ma place par rapport à mes condisciples me l'avait imposé, mais aussi parce que la renommée en tant qu'enseignant et clinicien du professeur Serre était bien établie. Je n'eus pas à le regretter. Très vite, je pris conscience de la jeunesse, du dynamisme et des promesses d'avenir de cette spécialité.

Au plan de l'exercice au quotidien, la rhumatologie française a pour caractéristique d'être riche de plusieurs facettes, se préoccupant des affection dégénératives, inflammatoires, infectieuses, tumorales, ce qu'exprimait joliment Morvan de façon imagée :

"La rhumatologie est comme Arlequin : son costume est fait de morceaux de plusieurs couleurs. Mais Arlequin est un personnage comme la rhumatologie est une Spécialité"

Outre la nécessaire formation qu'il a reçue pour le diagnostic et le traitement des maladies ostéo-articulaires, le rhumatologue doit avoir une bonne expérience en neurologie. Il a à s'occuper non seulement des neuropathies périphériques, telles que sciatique et cruralgie, polynévrite ou radiculo-névrite, mais également des myélopathies dont l'expression douloureuse conduit parfois au rhumatologue. Il doit avoir aussi de solides connaissances hématologiques tant est fréquente l'expression rhumatismale de cette pathologie. Un bon exemple en est le myélome dont un des meilleurs spécialistes est le professeur Bataille de Nantes qui fut mon interne. Bien mieux, certains rhumatismes inflammatoires sont l'expression de maladies rénales ou digestives ou s'accompagnent de déterminations pulmonaires. Enfin, n'oublions pas les tumeurs osseuses, qu'elles soient bénignes ou malignes, primitives ou secondaires. Ce polymorphisme oblige à avoir une formation d'interniste, ce qui fait tout l'intérêt passionnant de cette discipline.

La nécessité qu'a le rhumatologue de suivre des malades atteints le plus souvent d'affections chroniques, de les traiter par des médicaments non dénués d'inconvénients, ce qui oblige à une surveillance régulière, crée des liens de confiance non exempts de sympathie entre lui et ses malades. Il en devient souvent le confident attentionné. Ce n'est pas le moindre attrait de cette profession.

Au cours de ces quarante dernières années, la recherche a été largement bénéfique pour les malades.

Lorsque j'abordais la rhumatologie, depuis longtemps des pionniers avaient entrepris de démembrer le fatras des maladies regroupées sous le terme vague de "rhumatisme". Ce concept qui remonte à plus de 2000 ans était suffisamment ancré

dans la mémoire populaire pour apparaître comme une réalité incontournable. Dans sa correspondance, George Sand n'exprimait rien d'autre quand elle écrivait à ses amis :

"le rhumatisme fait partie, je crois, de la vie humaine comme la faim et la soif".

Pour ne parler que de l'Ecole Française, des médecins comme les professeurs Coste et de Sèze à Paris, le docteur Forestier à Aix-les-Bains, puis le professeur Serre avaient œuvré pour distinguer l'arthrose, c'est à dire l'atteinte dégénérative des articulations, autrement dit l'usure anormale, le vieillissement pathologique articulaire, des arthrites, c'est-à-dire les maladies inflammatoires articulaires, isolant rapidement deux entités la polyarthrite rhumatoïde et la spondylarthrite ankylosante, distinction longtemps réfutée par les anglo-saxons. Ce qui nous paraît aujourd'hui une évidence ne l'avait pas toujours été. Ainsi Coste et Forestier avaient-ils éprouvé le besoin de justifier leur démarche en répondant en 1931 à la mise en garde du professeur Achard de Cochin qui écrivait en 1929 :

"Votre tentative est intéressante, mais soyez prudents ; il est bien difficile de dissocier les processus inflammatoires des processus dégénératifs".

Ils avaient tenu à préciser qu'il s'agissait dans leur esprit *"non d'une classification étiologique, mais d'un classement syndromatique donc physiopathologique"*.

Des maladies curieuses, appelées "Maladies Vedettes" par Fred Siguier, avaient été isolées. Elles s'appelleront plus tard collagénoses, puis connectivites. Elles avaient la particularité d'être la conséquence de la non-reconnaissance par le malade de ses propres organes. On les nommera maladies auto-immunes, concept qui aura le succès que l'on sait. En bref, un grand travail d'identification et de classement était en cours.

Au plan thérapeutique, la goutte, maladie métabolique caractérisée par des crises fluxionnaires invalidantes et connue depuis l'Antiquité, était sur le point d'être vaincue. Les urico-éliminateurs, de découverte récente, bientôt complétés par les urico-freinateurs supprimaient les crises. La cortisone, découverte par Hench, avait paru être le médicament miracle de l'inflammation, mais avait déçu. Non seulement elle était mal tolérée, mais son action, dans les rhumatismes inflammatoires, n'était que suspensive, non exempte de rebond à l'arrêt. Plus tard, un meilleur usage en fera un médicament irremplaçable. Les premiers anti-inflammatoires avaient été découverts, apportant pour la première fois une action antalgique et anti-inflammatoire bien supérieure à celle de l'Aspirine. Malgré ces progrès substantiels, il persistait toujours une grande part de fatalisme vis-à-vis des rhumatismes. Jacques Offenbach n'écrivait-il pas, si l'on en croit Alain Decaux :

"un rhumatisme – entre nous c'était une goutte – m'attendait à la gare et s'emparait d'une jambe, j'avais quelques jours devant moi, je le laissais faire."

A un siècle de distance la réalité quotidienne était-elle si différente dans les années soixante ?

Depuis 1960, par une meilleure analyse clinique et l'utilisation réfléchie de moyens diagnostics appropriés, des maladies dites nouvelles ont été isolées. Sans entrer dans les détails qui seraient fastidieux pour les non initiés, je n'en citerais que deux parce que l'école de Montpellier a participé à leur identification : la chondrocalcinose qui est un rhumatisme métabolique s'exprimant par des crises fluxionnaires

articulaires d'allure goutteuse, en rapport avec des dépôts de calcium, et la pseudo-polyarthrite rhizomélique qui atteint les personnes surtout âgées, touche les articulations des ceintures et peut être à l'origine d'une vascularite dont l'expression classique est l'atteinte de l'artère temporale à l'origine de maux de tête violents et de cécité irréversible.

Parallèlement des progrès spectaculaires ont été faits en imagerie médicale. Alors que nous n'avions à notre disposition que la radiographie conventionnelle, la tomo-radiographie et, dans certaines indications, l'utilisation de produits de contraste pour opacifier les cavités articulaires ou rachidiennes, des techniques nouvelles sont apparues, plus performantes et plus inoffensives : l'échographie, le scanner, la résonance magnétique. Victimes de leur succès largement médiatisé, elles font l'objet d'une demande insistante des malades, ce qui n'est pas sans inconvénient sur le plan économique.

Pendant cette période, le renouvellement rapide des données fondamentales a été impressionnant. Certes, pour le grand public, cela n'a pas été aussi spectaculaire que l'imagerie, tant est puissante la force de celle-ci. Il n'en a pas moins été le principal responsable du grand dynamisme de la spécialité. Citons les progrès en immuno-pathologie, les études génétiques prometteuses, en particulier les travaux sur le système HLA, une meilleure connaissance des mécanismes de l'inflammation et de ses facteurs, une vision plus approfondie du métabolisme de l'os et du cartilage et une meilleure approche des facteurs biomécaniques intervenant sur la détérioration articulaire. Ceci n'a pu que favoriser des retombées thérapeutiques, parfois effectives, sinon futures ou en cours d'évaluation.

Afin de mieux illustrer ce dynamisme, quoi de mieux que de prendre trois exemples de maladies rhumatismales, choisies pour leur fréquence, leur agressivité ou leur coût économique : l'arthrose, l'ostéoporose et la polyarthrite rhumatoïde.

L'arthrose n'est pas une maladie aussi bénigne que l'on veut bien le croire. C'est une affection articulaire destructrice, potentiellement invalidante, atteignant en France 3.500.000 malades. Comme elle est favorisée par le vieillissement, elle touche 70 % des plus de 65 ans. Au plan de la santé publique, son coût est d'autant plus important que l'âge moyen de la population augmente et que l'arthrose s'exprime plus souvent et plus longtemps. Si son traitement reste toujours dépendant des mesures d'hygiène, des antalgiques et des anti-inflammatoires dont le rôle sur la chondro-protection a été discuté, de la kinésithérapie visant à protéger et entretenir la fonction articulaire, du traitement orthopédique quand l'invalidité justifie la mise en place de prothèse, de nouveaux médicaments ont fait leur apparition. La diacérhéine, la chondroïtine-sulfate et les insaponifiables d'avocat-soja ont une activité symptomatique significative sur la douleur et le maintien de la fonction; leur rôle sur la chondro-protection est en cours d'évaluation. L'acide hyaluronique en injection intra-articulaire est une alternative thérapeutique locale de fond intéressante. Son efficacité démontrée paraît d'après les dernières études se prolonger pendant au moins un an.

Des avancées spectaculaires sont à souligner, telles que la première intervention chirurgicale sous arthroscopie au niveau du genou en 1979, l'identification d'un gène de l'arthrose familiale en 1990 et la première transplantation de chondrocytes, c'est-à-dire de cellules cartilagineuses autologues chez l'homme, présentée comme une alternative à la greffe de genou en 1994. Ce récent progrès a été obtenu à partir de cartilage sain. Réinjecté après forage à l'endroit de la lésion, les cellules combleront

petit à petit la cavité, et en quelques mois, l'articulation redevient fonctionnelle. Cette technique séduisante et prometteuse qui demande à être validée a pour l'instant l'inconvénient d'être fort onéreuse. Enfin les travaux récents tant cliniques que fondamentaux confirment bien l'importance des facteurs génétiques de l'arthrose, mais révèlent aussi la complexité de leur étude, un grand nombre de gènes codant pour de nombreux constituants du cartilage pouvant être impliqués.

L'ostéoporose, qui se définit comme une diminution de la trame osseuse avec détérioration de la micro-architecture de l'os, a pour effet de fragiliser ce dernier et d'être à l'origine de fractures invalidantes. Elle touche 30 à 40 % des femmes après la ménopause et 50 % des femmes au-delà de 75 ans. Face à l'ampleur et à la gravité de cette épidémie silencieuse et coûteuse, des recommandations pour le dépistage précoce et la mise en place des meilleures stratégies de prévention viennent d'être approuvées par le Parlement Européen. Aujourd'hui les moyens de diagnostic sont devenus fiables pour appréhender le risque fracturaire et déterminer le traitement susceptible de le réduire au mieux, même à un âge très avancé. La densitométrie par absorptiométrie aux rayons X est la technique de dépistage la plus utilisée. Nous avons appris aussi à rechercher par la clinique les facteurs de risque. Au plan thérapeutique, l'hormonothérapie s'est révélée comme la meilleure prévention, dès l'installation de la ménopause et même plusieurs années après celle-ci. De même, une vaste étude prospective récente chez 3000 femmes âgées institutionnalisées a montré l'intérêt de l'association calcium-vitamine D dans la prévention des fractures du col du fémur. Les biphosphonates ont fait la preuve de leur efficacité dans la prévention de la perte osseuse et la reconstitution substantielle de la masse osseuse. Enfin les SERM, mot barbare qui signifie en anglais Selective estrogen receptor modulator, représentent une nouvelle classe thérapeutique très prometteuse. Leur intérêt, mais aussi le défi qu'ils posent, tient à la multiplicité des organes cibles. Dès à présent, certains comme le Raloxifène représentent une alternative intéressante au traitement hormonal substitutif tant dans la prévention que probablement le traitement curatif de l'ostéoporose vertébrale.

La polyarthrite est un rhumatisme inflammatoire polyarticulaire ayant à la fois une action destructrice articulaire et un retentissement général. Elle touche 600.000 personnes en France, soit 1 % de la population et entraîne dans 10 % des cas une invalidité grave. C'est souligner son coût économique chiffré au moins à 1,5 milliard de francs par an, du fait des pertes de salaires liées à la mise en invalidité qu'elle cause et des dépenses médicales et pharmaceutiques. Maladie polyfactorielle, maladie auto-immune, la complexité de sa physiopathologie qui peut être comparée à un écheveau dont seuls quelques brins ont pu être tirés sans qu'il ait pu être dévidé, fait que son traitement curatif reste encore à découvrir. Pourtant de grands progrès ont été faits dans le domaine de la recherche où s'illustre l'Ecole Montpelliéraine sous l'influence de mon ami Sany. Sous son impulsion, une prise en charge pluridisciplinaire s'est imposée, faisant appel à la kinésithérapie, l'ergothérapie, l'orthopédie, la prise en charge psychologique venant appuyer l'action des antalgiques et des traitements de fond. Des avancées ont été possibles, grâce à ces derniers dont le méthotrexate est le représentant le plus efficace et le mieux toléré. Des espoirs sont mis dans des drogues agissant sur certains médiateurs ou certains récepteurs de l'inflammation. La ciclosporine est un premier pas. D'autres traitements plus sélectifs, comme les anti-corps monoclonaux anti-CD4 ou les anti-corps anti-IL1, sont en cours d'évaluation. Le Leflunomide, nouvel agent immuno-modu-

lateur, est présenté comme le traitement des symptômes de la maladie; mais aussi comme capable, pour la première fois, de ralentir la progression de la destruction articulaire. Ayant obtenu l'agrément aux Etats-Unis, il devrait être disponible en France l'année prochaine. L'Etanercept, récepteur soluble du TNFalpha, étudié depuis plusieurs années, devrait également être disponible courant 2000. Des travaux sur de nouveaux agents immuno-modulants sont en cours, en particulier à Montpellier.

Il est clair que la prise en charge de ces maladies n'est plus ce qu'elle était, il y a 40 ans. Ces progrès sont, à l'évidence, à mettre à l'actif de la Spécialité. Pourtant son avenir apparaît incertain au seuil du XXI^e siècle.

Certes, les perspectives de la recherche sont prometteuses. Il n'est besoin d'être grand clerc pour prévoir que la rhumatologie de l'avenir sera prédictive du fait des progrès rapides des recherches génétiques, ce qui permettra de sélectionner les individus à risque et de mieux cibler les thérapeutiques. La thérapie génique qui consiste, à des fins thérapeutiques, à utiliser un fragment d'ADN codant pour une protéine connue, en respectant le génome, est riche d'espoir. Totalement expérimentale pour l'instant, elle a donné lieu déjà à plus de 200 essais cliniques dans différentes affections. En pathologie ostéo-articulaire, des expériences sont déjà réalisées chez l'animal dans l'arthrose expérimentale et surtout la polyarthrite. Un essai clinique est même en cours aux USA, destiné à démontrer la faisabilité de cette thérapie chez l'homme.

Pourtant la rhumatologie française subit une mutation profonde. Son avenir et celui des futurs rhumatologues inquiètent. Un malaise certain existe dont se faisait l'écho en 1996 le professeur Marcel Francis Kahn, Président de la Société Française de Rhumatologie. Dans un discours prononcé devant cette société savante, il disait :

"En apparence, la rhumatologie française se porte bien. Pourtant plusieurs maux la minent sourdement et plusieurs menaces se profilent à l'horizon... une coalition implicite de spécialistes concurrents contemple avec envie et appétit notre territoire. La médecine interne, en quête de définition et d'identité, aimerait découper un large territoire. L'orthopédie, la radiologie interventionnelle, la médecine dite physique, l'endocrinologie, la cancérologie aimeraient en faire de même. Est-ce l'intérêt des malades ? Je ne le pense pas". Sans parler, ajoutait-il "de tous les charlatanismes qui trouvent dans notre spécialité un terrain juteux d'exploitation de toutes les crédulités".

Il est certain que la pluridisciplinarité qui faisait la richesse de cette spécialité pourrait se révéler un handicap si les rhumatologues à venir ne font pas preuve de dynamisme dans leur exercice quotidien. Ces derniers ont cependant foi en leur avenir et se tiennent prêts à relever le défi. C'est ce qui ressortait d'un sondage de la Sofres réalisé en 1993. 50% des spécialistes interrogés étaient optimistes quant au futur, estimant que plusieurs secteurs d'activité étaient susceptibles de se développer grâce à l'apport de nouvelles techniques et de thérapeutiques originales. Riches de leur expérience, la pathologie inflammatoire chronique, secteur peu concurrencé, leur paraissait celui qui était le plus porteur d'espoir dans le futur. L'ouverture de l'Europe n'était qu'un élément accessoire dans la réflexion des rhumatologues français face à leur avenir. En fait, leur préoccupation essentielle, mais c'était la conséquence des multiples facettes de la spécialité, était la recherche d'une définition précise de leur activité et des moyens d'information à destination de leurs

confrères et du grand public qui, comme le révélait une étude d'avril 1999, restaient peu ou mal informés des compétences du rhumatologue. C'était la preuve que, discipline récente, la rhumatologie n'avait pas encore atteint sa pleine maturité.

Un discours académique est un exercice redoutable. Trop court, on vous taxera de sécheresse, trop long, on vous reprochera d'être soporifique. Je vais donc en rester là. Permettez-moi, cependant, pour conclure de laisser la parole à Olivier Patru.

Qui se souviendrait de cet illustre Immortel s'il n'avait été à l'origine de la tradition des discours de remerciement à l'Académie Française à la suite de celui qu'il prononça le 3 septembre 1640, et si Boileau ne l'avait cité dans ces deux vers satiriques :

"J'estime plus Patru même dans l'indigence

"Qu'un commis engraisé des malheurs de la France".

Il est vrai que ce fils d'un riche procureur au Parlement, avocat célèbre et orateur très estimé, fut victime de revers de fortune et que Boileau, pour l'aider dans cette épreuve, lui acheta sa bibliothèque tout en lui en laissant la jouissance.

Or donc, le digne successeur du non moins oublié Porchères d'Arbaud, dans un discours fleuri et ampoulé à souhait selon la mode du temps, haranguait ainsi ses illustres confrères qui venaient de l'élire :

"Si je prétendais vous rendre ici des remerciements dignes de la grâce que vous me faites, je ne connaîtrais ni mes forces, ni le prix d'une si haute faveur, et qui passe de bien loin mes plus hautes espérances... J'apprends pourtant aujourd'hui qu'on peut être des vôtres sans avoir votre mérite... Ainsi, Messieurs, mon dessein n'est autre en ce lieu que de m'instruire, que de profiter de vos exemples et de vos enseignements".

Ah qu'en termes galants, ces choses –là sont mises ! Vous me pardonnerez, en les rapportant, de paraître si pédant, mais je ne saurais mieux m'exprimer, j'arrêterai donc là mon discours.

Je vous remercie.

RÉPONSE DU DOCTEUR LOUIS BOURDIOL

Monsieur,

S'il est des devoirs particulièrement agréables, celui de vous présenter à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, en est un pour de multiples raisons. J'ai pu ainsi mieux connaître vous-même et votre famille et apprendre beaucoup, sur des sujets très divers.

Tout d'abord, je voudrais dire combien je suis heureux de me trouver dans cet hôtel, si cher au cœur des Montpelliérains⁽¹⁾. J'évoquerai sur ces lieux quelques souvenirs personnels. Durant toute mon enfance, je suis passé maintes fois devant cet hôtel de Lunaret.

J'étais attiré par le grand nombre de plaques de cheminée qui ornaient le couloir d'entrée et j'avoue que le souvenir de Jacques Cœur était quelque peu occulté par l'attrait de ces plaques.

Le samedi, ce couloir était occupé par un certain nombre de messieurs, que je trouvais alors bien vieux, qui se réunissaient en ce lieu. J'appris plus tard qu'il s'agissait d'une société informelle plus ou moins présidée par François Dezeuze (l'Escoutaire) et dont faisaient partie Marcel Bernard, architecte de la Ville, François Blayac, tous trois membres de l'Académie et d'autres encore ; je les ai plus tard bien connus.

Je visitais, il y a plus de trente ans, les collections de la Société archéologique, alors confidentielles, avec mon ami Jacques Vallon qui avait quelques fonctions au sein de cette société, personnage attachant certes, très cultivé, disparu précocement, qu'il fallait cependant appréhender avec quelques précautions.

Je me permets d'évoquer aussi la mémoire du grand-père de ma femme, Julien Boudes, architecte montpelliérain qui fut longtemps membre de la Société archéologique. Vous-même en faites partie et c'est cela qui nous vaut le grand plaisir d'être ici ce soir.

* *
*

Vous êtes né, Monsieur, en Algérie comme Albert Camus et le Maréchal Alphonse Juin, mais si tous deux naquirent dans la région de Bône, vous, c'est à Alger que vous avez vu le jour le 2 juin 1937.

1937 : année bizarre, où le souvenir de la guerre de 1914-1918 occupe autant les esprits de tous que la crainte justifiée d'un nouveau cataclysme, aussi, sinon plus terrible que le précédent.

La guerre d'Espagne prend un tour de plus en plus tragique avec la bataille de Madrid et les premiers grands bombardements aériens de l'histoire (Madrid, Guernica).

La Chine est envahie par les Japonais.

Les photographies des défilés du Premier mai en Europe montrent une étrange similitude de ces défilés, qu'ils se déroulent à Berlin, à Budapest, à Rome ou à Moscou, Moscou où Staline vient d'être investi d'un pouvoir absolu par des élections sans opposition.

La vie intellectuelle est marquée par la commémoration du tricentenaire du Discours de la Méthode.

Le Salon de peinture est conventionnel à souhait, Jean-Gabriel Domergue et Guirand de Scevola le dominant.

La vie politique en France est marquée par la démission du gouvernement Blum.

Une Exposition universelle des Arts et Techniques se tient à Paris, le pavillon de l'Algérie est situé dans l'île des Cygnes. Cette exposition, remarquable par ses qualités artistiques, est une des dernières manifestations importantes de l'avant-guerre.

Le Salon de l'Automobile est aussi plat que le Salon de la Peinture ; seules nouveautés : la Juvaquatre et la 402 légère.

Le hasard fait mourir la même année 1937 : John D. Rockefeller (à 98 ans), le Président Gaston Doumergue (ce qui vaut à notre région des obsèques nationales dans les arènes de Nîmes), le grand savant Marconi (obsèques nationales en Italie), le général Mola en Espagne, le Président Masaryk dans la toute jeune et fragile Tchécoslovaquie, le baron Pierre de Coubertin.

Le roi d'Angleterre Georges VI, dernier empereur des Indes, est couronné à Londres, la princesse Juliana épouse à La Haye le prince Bernard de Lippe.

Je citerai enfin, l'exploit du capitaine Bernico qui réalise cette année-là un tour du monde à la voile en solitaire.

* *
*

Mais revenons à vous-même.

Votre famille paternelle est arrivée en Algérie en 1852. L'éphémère Deuxième République, voulant augmenter le peuplement français de l'Algérie, encourageait un mode de peuplement peu connu auquel participa votre famille. En effet, les pouvoirs publics, à l'instar de la Grèce antique procédant au peuplement de la Sicile par exemple, décidèrent de créer des villages départementaux habités par des populations originaires des mêmes lieux qui transporteraient leur village en Algérie. La Haute-Saône fut le premier département à appliquer ce système. Le village de Lure, près de Vesoul, où résidaient vos ancêtres, fut un de ces villages transplantés en Algérie. Ces Francs-Comtois, qui jouissaient pourtant d'un revenu convenable, laboureurs depuis au moins le XVI^e siècle, poussés par un esprit d'aventure remarquable, créèrent ainsi le village de Vesoul-Benian. Ce village se situait à l'ouest d'Alger, au nord du Massif des Ouarsenis sur la route de Miliana à Tipasa, si bien évoquée dans "Noces" d'Albert Camus :

Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils.

“L’odeur volumineuse des plantes aromatiques râcle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. A peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s’ébranle d’un rythme sûr et pesant pour aller s’accroupir dans la mer”.

Cette expérience n’eut pas de lendemain ; l’empereur Napoléon III y mit fin car son ambition politique était différente : il voulut un certain temps créer un royaume arabe à l’intérieur du pays en laissant aux Français les côtes et le village de Vesoul-Benian fut un des très rares exemples de ce type de colonisation, lequel fit d’ailleurs l’objet d’une communication à la Faculté des Lettres d’Alger.

Le lyrisme d’Albert Camus ne saurait faire oublier l’âpreté et l’austérité des lieux où se retrouvent ces Franks-Comtois.

Le pays est peuplé de tribus hostiles, le choléra y règne. Cent ans plus tard, d’ailleurs, le massif de l’Ouarsenis était souvent cité dans les communiqués militaires. Un de vos aïeuls fut tué en défendant le village contre des agressions, une de vos aïeules mourut du choléra.

Découragée par les rigueurs de cette vie si difficile, votre famille abandonna son village et s’installa à Alger en 1880 pour y mener une vie de fonctionnaire.

* *
*

Votre mère est issue d’une famille originaire du Creusot, installée en Algérie en 1880. Elle est toujours très active et nous avons la très grande joie de la voir ici ce soir.

Votre père, orphelin précocement, put, grâce à l’opiniâtreté de votre grand-mère, acquérir un titre d’ingénieur et entrer ainsi dans les chemins de fer algériens. Il fut muté à Constantine, l’antique Cirta, au début de la guerre de 1939. Votre enfance se passa donc dans cette ville au nom prestigieux, imprégnée de souvenirs romains.

Cette cité est très différente d’Alger ; les habitants d’origine européenne sont minoritaires, les femmes musulmanes sont vêtues de noir et leur vêtement ne découvre qu’un seul œil leur permettant de se diriger ; la population juive est très importante, elle garda longtemps des coutumes très pittoresques telles que ce petit chapeau tronconique porté sur le côté du crâne par les femmes âgées.

Les gorges du Rummel font une saignée dans la ville et à leur débouché dans la plaine, du haut du monument aux morts, la vue s’étend au loin et donne une impression d’immensité qui m’a beaucoup séduit. Jeune enfant, les passerelles de Sidi Mecid et de Perregaux qui surmontaient le Rummel de 175 m devaient avoir pour vous un grand attrait, à la grande crainte de vos parents. Vous habitiez alors non loin de la gare, dans un quartier moderne, séparé de la vieille ville par le Rummel. Vos premiers souvenirs d’enfance sont ainsi le bruit des clochettes des fiacres de Constantine.

Dès 1944, votre père est nommé à la direction des chemins de fer algériens et vous vous réinstallez à Alger. Vos études débutent à l’école communale de votre quartier à Mustapha ; dès le départ de ces études, la réussite s’annonce : la première place ou la seconde vous échoient en général. Vous passez l’examen d’entrée en 6ème et vous êtes admis au lycée Emile-Félix Gauthier, situé au centre d’Alger.

Vos études, d'abord classiques-littéraires, s'orientent très vite vers les sciences, car vous vous destinez très tôt à la médecine. Elles sont sans histoire, la réussite est régulière, les différents examens terminaux annuels sont passés avec succès.

Votre vie familiale est en parfaite harmonie avec cette vie scolaire, ou plutôt elle la complète : en effet, votre famille est très orientée vers la musique, tous ses membres jouent d'un instrument : trompette, violon et surtout piano. Vous-même, faites des études de solfège et de piano au conservatoire puis longtemps, chez vous, avec un professeur particulier ; vous vous êtes même essayé à la peinture, votre père vous en a montré la voie, car il avait un certain talent de peintre, de dessinateur et même de sculpteur.

Vous vous inscrivez à la Faculté des Sciences d'Alger en 1955 pour y préparer le P.C.B. Dès les grandes vacances, ayant obtenu votre examen, vous effectuez un remplacement d'externe dans le service de pédiatrie, sous le contrôle de l'interne ; celui-ci étant tombé malade, vous êtes seul responsable du service avec le chef de clinique. N'oublions pas que l'année 1955 se situe au début des "opérations du maintien de l'ordre en Algérie", délicat euphémisme pour intituler une guerre qui n'ira qu'en s'aggravant jusqu'au dénouement politique que l'on sait.

Votre père, doté d'une connaissance profonde de l'Algérie et d'une clairvoyance remarquable, pense, dès 1957, que la situation est désespérée et, grâce à son statut de fonctionnaire, peut être muté à Montpellier. Vous vous inscrivez alors dans notre faculté cette année-là pour y effectuer la deuxième année de médecine.

Votre carrière hospitalo-universitaire se déroule alors sans faille avec une régularité parfaite. Votre attirance vers la clinique médicale est, dès le départ, manifeste. Vous passez les concours sans problème : externe en 1960, vous êtes externe en premier en 1961 et enfin interne titulaire en 1962.

Dès la fin de votre internat vous obtenez un titre de moniteur de clinique adjoint puis de chef de clinique rhumatologique en 1968 dans le service du professeur Serre. En 1967 vous présentez votre thèse, en 1968 vous obtenez le C.E.S. de rhumatologie et vous êtes nommé assistant des hôpitaux. Votre orientation en rhumatologie est dès lors bien établie.

Cette spécialité a mis longtemps à progresser et combien de personnages du monde littéraire et politique auraient pu bénéficier de ces progrès. Je pense, entre autres, à Scarron atteint de spondylite rhumatismale, maladie que l'on appelait spondylarthrite ankylosante pendant mes années d'études médicales, mais que mon père nommait spondylose rhizomélisque (les médecins ont parfois des fantaisies de dénomination certainement parfaitement justifiées).

Scarron donc, aurait pu, s'il avait bénéficié des thérapeutiques actuelles, être grandement amélioré et certains événements historiques se dérouler de façon toute différente.

* *
*

En vue d'une éventuelle activité d'expert judiciaire, vous obtenez le diplôme d'études médicales relatives à la réparation juridique des dommages corporels en 1970.

Je ne saurais oublier un semestre d'externat dans le service du professeur Truc, semestre qui eut pour vous, une certaine importance, nous le verrons ultérieurement.

Votre activité d'enseignement est intense : conférence à la préparation des internats de province puis du concours d'internat de Montpellier ; enseignement au diplôme de rhumatologie, à l'école de kinésithérapie, au diplôme de réparation juridique du dommage corporel, à l'école d'aide manipulateur de radiologie.

A cela s'ajoute une quarantaine de publications pouvant être regroupées selon les thèmes suivants :

- * Artères et rhumatismes ;
- * Pathologie vertébrale, en particulier vous êtes coauteur d'une communication à l'Académie de médecine sur "les compressions nerveuses de l'arthropathie tabétique du rachis", séance du 17 mars 1970. Rappelons, à ce sujet, que ce genre d'affection se soignait à Lamalou et qu'un auteur célèbre, qui en était atteint, venait souvent dans cette ville à cet effet ;
- * Rhumatismes inflammatoires ;
- * Métastases osseuses des cancers cutanés ;
- * Sujets divers ;
- * Thérapeutique et expérimentation.

* *
*

Votre passage en urologie, s'il eut peu d'importance dans le déroulement de votre carrière médicale, s'avère par contre déterminant pour votre vie familiale. Vous y avez rencontré une infirmière spécialisée en anesthésie mais surtout chargée de la surveillance de l'épuration rénale alors à ses débuts ; elle avait accompagné le professeur Mirouze au Maroc lors du tremblement de terre d'Agadir. Vous deviez l'épouser en 1961.

Annie Bidault était originaire de la Nièvre où son père exerçait la profession de négociant en grains. Son frère fut tué pendant la guerre de 1939 et son père mourut peu de temps après alors qu'elle avait cinq ans. La famille, ou tout au moins ce qu'il en subsistait, fut alors catapultée par la guerre à Montpellier, ville où elle s'établit durablement. Les guerres de 1939-45 et celle d'Algérie se sont donc conjuguées pour permettre la rencontre de Claude Lamboley et d'Annie Bidault.

Celle-ci vivait à Montpellier chez des cousins juristes. Elle passa très jeune le baccalauréat et entreprit et réussit des études d'infirmière. Elle n'en gardait pas moins un attrait certain pour les études juridiques, études qu'elle entreprit, poussée par maître Azéma, afin d'entrer à l'école des cadres.

Elle fut reçue brillamment, ne s'arrêta pas en si bon chemin et fut nommée assistante auprès du professeur Mousseron. Elle fut reçue à l'agrégation, elle est donc professeur de droit à l'Université I de Montpellier. Cette carrière, d'une telle qualité, ne pouvait être ignorée.

De ce couple où le droit a pris le pas sur la médecine, devait naître une fille, notaire assistant, mariée à un avocat. Espérons, pour la médecine, que le petit-fils fera, lui, des études médicales.

Vous vous installez, Monsieur, dans le secteur privé, en 1972. Votre cabinet a une réussite immédiate et votre clientèle ne cesse d'augmenter. N'oublions pas non plus votre activité d'expert qui, elle aussi, est très grande.

* *

*

Votre attirance pour la peinture et vos qualités de peintre nous valent une publication parue dans *Monspeliensis Hippocrates* où se conjuguent votre spécialité et votre connaissance des arts plastiques ; cette publication est intitulée "Raoul Dufy, un illustre rhumatisant en Roussillon". Vous y décrivez avec minutie et une documentation très précise, les étapes de la carrière du peintre, carrière inséparable, surtout à partir de 1935, de la polyarthrite chronique évolutive dont il était atteint.

On ne peut qu'être admiratif devant le courage de ce grand artiste qui, malgré des douleurs de plus en plus aiguës, de plus en plus invalidantes, n'a cessé de faire progresser la qualité de son œuvre. Cette maladie fit l'objet de multiples thérapeutiques, de l'aspirine jusqu'à la cortisone et l'ACTH.

Malheureusement, ce dernier traitement n'en était encore qu'à ses débuts et il était mal maîtrisé ; malgré une remarquable réussite de plusieurs mois, les inconvénients furent vite déterminants jusqu'à une hémorragie digestive qui devait emporter le peintre le 23 mars 1953.

Vous insistez sur le fait que la maladie n'a eu aucune influence néfaste sur l'art de Dufy. Son courage physique et surtout sa passion pour la création artistique ont évidemment beaucoup contribué à ce résultat.

Votre étude sur une possible cause toxique de la maladie du peintre ouvre à nouveau un chapitre encore mal connu et surtout difficile à cerner. Si, en ce qui concerne les composés d'origine minérale à base d'arsenic, de plomb ou de Cadmium, les études sont plus faciles, il n'en va pas de même pour des composés ou des solvants plus complexes et surtout en raison de l'extrême variété de composés utilisés par les peintres.

Vous constatez, d'autre part, qu'à la fin de la vie du peintre, la couleur noire envahit progressivement ses tableaux. J'ai eu connaissance d'un phénomène tout à fait semblable, mais beaucoup plus prononcé, chez un peintre montpellierain qui lui, était atteint d'une maladie d'Alzheimer, donc d'une pathologie très différente. Peut-être y a-t-il là un chapitre à creuser.

* *

*

Ce serait mal vous connaître, Monsieur, que de s'arrêter à votre carrière médicale, si prestigieuse soit-elle. Un autre aspect de vous-même est tout aussi important : votre passion pour l'enfance. Vous possédez une collection vraisemblablement assez exceptionnelle composée de quelque quatre cents jeux d'enfants, optiques, mécaniques et autres.

J'avoue avoir été séduit en la visitant par la beauté et l'ancienneté de ces jouets, jouets et jeux que vous entourez d'un soin jaloux.

Puis-je révéler d'ailleurs, que cette collection envahit peu à peu votre appartement et qu'elle occupe une grande partie du bureau de madame Lamboley.

Les cours de droit sont donc composés à l'ombre des phénakisticopes, zootropes ou autres praxinoscopes.

Votre communication intitulée "l'enfant et l'image dans la mémoire des écrivains" montre bien l'importance de l'image dans la formation de l'intelligence et du sens de l'esthétique. Il n'est qu'à observer un enfant de quelques mois pour constater combien la vision du monde qui l'entoure et les images de toutes sortes qui s'imposent à lui le passionnent.

Anatole France que vous citez dans cette communication écrit dans "Le Livre de mon ami", évoquant sa fille âgée de trois mois : *"Suzanne ne s'était pas encore mise à la recherche du beau, elle s'y mit à trois mois vingt jours avec beaucoup d'ardeur... C'était dans la salle à manger, un matin... Suzanne entra... Suzanne penchée vers la table ouvrit les yeux tant et si bien qu'ils devinrent tout ronds... il y avait de la surprise et de l'admiration dans son regard. Sur la stupidité touchante et vénérable de son petit visage, on voyait glisser je ne sais quoi de spirituel... Elle poussa un cri d'oiseau blessé. Non, ce n'était pas une épingle qui la piquait. C'était l'amour du beau ! Jugez plutôt : coulée à demi hors des bras de sa mère, elle agitait les poings sur la table, et, s'aidant de l'épaule et du genou, soufflant, bavant, elle parvint à embrasser une assiette. Un vieil ouvrier rustique de Strasbourg avait peint sur cette assiette un coq rouge. Suzanne voulut prendre le coq, ce n'était pas pour le manger, c'était donc parce qu'elle le trouvait beau"*.

Il s'agit là bien sûr d'un milieu privilégié, mais comme vous le faites remarquer *"cette révélation esthétique, je vous cite, n'est pas seulement réservée à la bourgeoisie, même dans les milieux modestes il était courant de trouver au mur des lithographies, des images populaires ou des gravures religieuses"*.

Le chapitre de votre communication intitulée "l'image et la révélation du beau" comporte de nombreuses citations d'auteurs les plus divers. Vous citez, nous venons de l'entendre, Anatole France, mais aussi Marcel Proust ou le Baron Grimm, lequel écrivait admiratif devant le théâtre d'ombres : *"Je ne connais pas de spectacle plus intéressant pour les enfants ; il se prête aux enchantements, au merveilleux et aux carastrophes les plus terribles... le beau genre vient d'être inventé en France où l'on en fait un amusement de société aussi spirituel que noble"*.

Il n'y a pas, bien sûr, que la découverte de l'image qui compte et vous dites très justement : *découvreur d'images, l'enfant n'aura de cesse, en grandissant de devenir créateur d'images*.

Vous citez abondamment Pierre Loti et celà à juste titre : sa maison de Rochefort si étonnante, si déroutante, n'est-elle pas un magnifique livre d'images ? Même et y compris la chambre de l'écrivain si différente dans sa sobriété du reste de la maison.

Dans la deuxième partie de cette publication intitulée "l'image et l'initiation au savoir", vous montrez combien l'image par l'intermédiaire des abécédaires illustrés par exemple, prend une place de premier ordre dans cette initiation.

Votre très riche documentation qui va de Thérèse Martin (Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus) à Jean-Paul Sartre *"témoigne que depuis le XIX^e siècle, qui a vu l'essor de l'image, celle-ci a émerveillé des générations d'enfants et les a souvent influencés dans leurs goûts esthétiques, leur formation éducative ou leur vocation"*.

Votre communication comporte aussi une remarquable et minutieuse description des instruments propres à transmettre l'image ou à la créer, qu'il s'agisse d'inventions bizarres liées au perfectionnement des appareils d'optique, de la lanterne magique puis de la photographie et du cinéma.

Votre conclusion pose le problème de l'influence des inventions récentes et surtout de leur diffusion, sur la mémoire des écrivains de demain, enfants d'aujourd'hui.

Votre attrait pour tout ce qui touche aux jouets et aux jeux n'est pas lié à une simple passion de collectionneur, mais va bien au delà.

Vous m'avez répété une phrase de votre père qui vous disait : "quand tu auras fini de travailler, tu pourras t'amuser".

Je me souviens d'une interview de Marcel Dassault, déjà très âgé, au cours de laquelle le journaliste posa la question suivante : "Monsieur Dassault, pourquoi fabriquez-vous encore des avions ?" et Marcel Dassault lui fit, avec son accent inimitable, cette réponse à la fois provocatrice et pleine de jeunesse : "Je fabrique des avions parce-que cela m'amuse". Chacun a donc sa façon de s'amuser.

* *
*

Dans une publication à paraître dans les "Annales du Rouergue", intitulée "le jeu et les jouets anciens", vous esquissez une histoire des jeux et des jouets depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Vous établissez une distinction entre les jeux et les jouets. Mais, au fond, les jeux ne sont-ils pas le plus souvent, malgré leurs règles, les jouets des adultes ?

N'est-il pas frappant et bien étrange qu'un auteur tel qu'Hermann Hesse utilise les parties solennelles du jeu des perles de verre pour aboutir à une synthèse suprême des sciences et des arts, provoquant chez les auditeurs une catharsis morale ?

Nous sommes très loin bien sûr, de la petite fille d'Anatole France. Est-ce d'ailleurs si sûr ?

Dans un ouvrage récent, Claudine Cohen, paléontologue, philosophe et historienne des sciences, expose la théorie de Stephen S. Gould, lequel *"met l'accent sur l'importance de la néoténie qui consiste dans la rétention, à l'âge adulte, de caractéristiques infantiles et même fœtales. La néoténie peut faire apparaître dans une lignée des formes peu spécialisées qui seront à l'origine de groupes nouveaux."*

L'homme pouvait bien être un animal néoténique et dériver d'un ancêtre du chimpanzé qui ne serait pas parvenu à l'âge adulte. Un des traits particuliers de l'homme est en effet le retard de la maturation et la rétention de caractères juvéniles qui se manifeste par certains traits anatomiques (...), mais aussi des traits psychologiques et comportementaux (longue durée de l'éducation, goût du jeu, plasticité du système nerveux et capacité de l'apprentissage jusque tard dans la vie...).

Votre démarche peut très bien s'inscrire dans un comportement néoténique propre à l'espèce humaine.

Quoiqu'il en soit, l'ouverture ludique que vous nous apportez, accompagnée d'une érudition remarquable, la diversité et la profondeur de vos connaissances tant en médecine que dans le domaine artistique, ne peuvent que nous réjouir et nous enrichir.

Soyez donc le bienvenu dans notre vénérable compagnie.

NOTE

- (1) La séance a eu lieu à l'hôtel Jacques Cœur (ou de Lunaret), siège de la Société archéologique de Montpellier.

ALLOCUTION DE CLÔTURE DU PRÉSIDENT
MICHEL DENIZOT

Mesdames et messieurs, mes chers confrères,

Vous nous remplissez de plaisir, Monsieur, en donnant votre discours d'entrée en ce haut lieu montpelliérain d'archéologie et d'histoire. Je remercie tous ceux qui ont pu rendre la chose possible et j'ai évidemment un souvenir particulier pour Guy Romestan.

Je sais, Monsieur, votre mérite médical, mais n'ai aucune compétence pour en parler. Au mieux pourrais-je faire remarquer que la sémiologie, dont vous avez rappelé l'importance et combien les maîtres montpelliérains s'y sont attachés, a son pendant exact en "Histoire naturelle", où l'on parle aussi d'observation et de caractère. Cependant l'importance de voir par soi-même, d'éplucher le cas réel que l'on a à étudier, entre classiquement en conflit avec l'esprit de bachotage dont on dit si souvent tant de mal, la connaissance livresque de Montaigne, lequel, pourtant, ne reste connu que comme écrivain. Ce travail représente l'autre aspect de la vie étudiante et une nécessité qui nous poursuit toute notre vie, l'incorporation des observations et des idées déjà acquises, base de toute culture. Il y a deux sortes de données, de data diraient les Américains, et il faut savoir équilibrer et critiquer l'une par l'autre.

C'est pourquoi je ne parlerai de vous, Monsieur, qu'en fonction de ce lieu où nous nous trouvons précisément et je voudrais développer votre intérêt, non strictement professionnel, pour l'enfant et pour une certaine catégorie de collections. L'érudition dont vous faites preuve, en parlant de sujets que seuls les ignorants ou les malveillants pourraient qualifier de futiles, permet de rappeler un peu tout ce que l'on doit aux "amateurs". Terme piégé comme d'autres que nous utiliserons ensuite, car il peut recouvrir le meilleur et le pire, mais plus selon le point de vue de l'interlocuteur que pour le jugement objectif du sujet.

J'ai eu, personnellement, à m'occuper du problème des collections et des inventaires, que ce soit au Muséum de Paris ou à l'Institut de Botanique de Montpellier, en même temps qu'une grande partie de mon activité scientifique a été d'établir des états de lieux, lesquels états comportent précisément et obligatoirement des inventaires.

La difficulté dans ce domaine est de discerner ce qui concerne l'unité et ce qui concerne le type, la reconnaissance de ce que doit être telle pièce de collection et la connaissance de son statut et de son utilisation. On retrouve constamment des questions classiques telle que celle-ci: doit-on ranger les livres d'après le format, d'après le sujet, qui varie selon le système suivi, ou d'après l'auteur? La disposition sur les rayons doit-elle être représentative de quelque chose ou simplement référentielle à des listes qui, elles, expriment un sens. Tout dépend alors de ce que l'on peut et veut tirer des listes en question, par rapport au feuilletage des ouvrages, et l'on retrouve l'opposition observation-érudition, à quoi s'ajoutent les incertitudes sur la nature du pouvoir combinatoire.

Malheureusement, le plus souvent, le jugement porté par les "autres" sur les collections se fait plutôt en fonction de la convoitise des surfaces occupées. Les jaloux voient le classeur et non le classé, l'emballage et non le contenu.

Les objets auxquels vous avez porté attention me font irrésistiblement penser aux fossiles des paléontologistes. Dans les deux cas, l'objet lui-même est en effet figé et n'existe plus, strictement tel qu'il était, dans la vie d'aujourd'hui. En biologie, le but est de reconstituer son fonctionnement et ce qu'il représentait dans l'écosystème, mais il est aussi difficile d'imaginer la place que pouvait avoir un simple jouet à son époque. On ne peut plus que l'étudier et le rapprocher d'autres qui ont le même statut. On pourra estimer les variantes au cours des temps, et établir des règles de variations et d'évolutions, mais toute élaboration ainsi obtenue ne peut être vérifiée que par le biais de nouvelles confrontations et de la plausibilité des raisonnements. Or c'est probablement une hypocrisie, ou au moins une certaine réduction, que de ramener l'évolution au problème de notre origine, sans doute parce que nous répugnons toujours à nous trouver des aïeux simiesques, comme ceux qui viennent d'être évoqués par Louis Bourdiol. L'idée moderne d'évolution est en fait née, et il y a longtemps, de celle de la technique et de la société humaines, et de nos jours encore c'est là que l'on continue à trouver le modèle sous-jacent, même si on s'entretient de la baleine ou de la girafe. Au départ, l'évolution naît de la connaissance des artifices.

Le semblable appelle et engendre le semblable, d'où la poupée, mais aussi l'image, que vous connaissez particulièrement bien. Et ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre qu'on doit savoir prendre au sérieux ce qui est distrayant, même si le terme d'"artifice" est très ambigu.

Or, chose étrange, il y a maintenant un mouvement conservatiste qui se manifeste notamment dans les courants "écologistes". On négligera volontiers les collections considérées comme partielles, pour chanter une sorte de collection unique, où l'on retrouve le monisme de la nature de certains siècles passés. La crainte génétique, notamment, amène actuellement à considérer la population naturelle comme un objet de collection. Je ne suis pas du tout convaincu qu'une telle manière de voir les choses soit conforme au fonctionnement du vivant. En tout cas, elle ne facilite pas l'appréciation de la genèse des artifices.

Revenons donc aux collections d'objets issus de l'industrie humaine. J'y vois deux ordres de problèmes, le retentissement psychologique d'une part, une question de méthode d'autre part.

Dans un document destiné à la formation des démarcheurs d'objets manufacturés, j'ai une fois trouvé tout un exposé sur les objets à longévité faible, et les jouets d'enfants en étaient l'exemple le plus développé. Il y a certainement du vrai dans cela, mais pourtant combien peut être grand le retentissement psychologique des poupées. On a cassé son jouet, et c'est la grosse peine de l'enfant. C'est la fragilité du poupon en celluloïd, qui a succédé à la porcelaine. Aujourd'hui c'est plutôt la peluche, qui s'use ou se salit, qui a remplacé la poupée de son, inspiratrice des

poètes, ou le basset qui isole du froid au bas de la porte, jusqu'au chat d'Alice au pays des merveilles qui évoque pour un Anglais la couverture de la théière. Et en plus la poupée exprime le problème de la relation entre générations.

Généralisons maintenant. L'art de la Renaissance ne se comprend pas si on ne connaît rien au gothique et à son évolution interne, et le gothique lui-même etc. Et c'est pourquoi chaque période est si ingrate pour la précédente: il faut savoir tuer le père. La haine du passé, la destruction des idoles ont là une origine, comme l'indifférence ou l'hostilité aux collections.

Bien sûr, l'adulte verra cela avec son expérience de l'éphémérité et sa nostalgie du durable. Nous en avons un exemple exacerbé aujourd'hui, avec l'impact que l'automobile a pris dans notre vie quotidienne. Outil de travail, nécessité pour beaucoup, mais aussi expression de tendances psychologiques profondes, l'utérus maternel comme me disait un ami psychiatre, la voiture peut devenir un jouet. Elle pourra ainsi faire l'objet de mises en collections, et certaines sont somptueuses. Tout ceci explique son attrait, ramenant la culpabilisation latente, avec sa contre-partie, le sentiment de puissance et parfois l'explosion du besoin de se défendre. Ce fut le cas de celui qui "eut" le contractuel qui venait de lui coller un papillon, après une course poursuite sur le trottoir. N'oublions pas que la mésaventure est arrivée vraiment, et qui plus est à un homme du droit, et l'on peut imaginer toute la longue suite de déceptions qui a pu amener un tel professionnel à une telle aberration.

Autre catégorie de réactions, un mépris fréquent de l'"adulte" pour l'objet de conserve. Chez lui, va dominer l'idée de l'utilisation des collections par de nouvelles techniques, dont il pense avoir la maîtrise. L'objet sert à son usage, et sa connaissance ne peut plus être qu'utilitaire. On comprend que de tels sentiments puissent se traduire en moqueries faciles, à base de papier buvard pour les plantes, de bocaux ou d'empaillés pour les animaux. La numérisation des documents, notamment des photographies, peut amener ainsi à une certaine perversité si ce point de vue devient exclusif; j'ai entendu proposer la destruction des négatifs anciens après qu'ils aient été numérisés. Plus subtilement, on pourrait aussi se demander si l'art moderne, qui ne se comprend en fait que si l'on connaît les oeuvres préalables qui ont permis de l'engendrer, et n'a donc rien de primitif, contrairement à ce qu'un naturisme falsifère voudrait faire croire, ne fait pas appel à de telles chaînes d'interprétations.

Le problème n'est pas vraiment moderne. Les poupées de Tanagra sont-elles déjà du baroque par rapport aux statues monumentales de Pallas ou de Zeus ? Et les statuette égyptiennes ex-voto, les nombreux scarabées, par rapport aux colosses de Memnon ou d'Abu Simbel ? M. Rieusset pourra-t-il nous le dire ? Ou M. Andriolat l'a-t-il vu écrit dans le temple d'Hatchepsout ?

On peut aussi comparer les statues de la cathédrale de Reims, par exemple, et des poupées d'enfant. On peut se contenter d'exéquer ces statues. De façon plus raffinée, certains ont voulu en tirer une équivalence entre un peuple simple, primitif, et l'enfant avant les révélations de l'adolescence. Ce n'est pas ainsi que, personnellement, je verrais une ontogénie récapitulant la phylogénie, mais la tentation peut être grande.

Il faut faire un effort pour dominer le problème d'une collection de poupées, ou de vieilleries.

La marionnette, qui semble répéter le passé, et que l'on prend comme symbole d'un manque d'originalité, d'un manque de liberté, propose en fait une situation au spectateur, comme la poupée propose un maintien, une situation, un aspect, un habillement, et l'habillement c'est étymologiquement ce que l'on a. Le grand plaisir de l'enfant est d'habiller sa poupée, ce qui montre l'importance de cette forme de propriété.

Le deuxième point est d'ordre méthodique. C'est la distinction entre le reste matériel et le reste écrit.

J'ai eu un étudiant égyptien qui parlait de momies pour les échantillons d'herbier ou en bocaux qu'il avait à étudier. Faisons-en des reliques, et cela peut devenir idolâtrie.

Reprenons le cas des objets mécaniques complexes. De nombreux modèles de véhicules, même assez récents, peuvent n'être plus représentés que par quelques spécimens. Même la littérature technique les concernant, souvent volumineuse, est en grande partie détruite pour faire place à celle des nouveaux modèles. En l'absence de telles notices, on ne pourra les entretenir ou les réparer avec des "pièces détachées", mais par pièces de copie ou de reconstitution. Or cela, qui concerne un passé récent, a été aussi la règle de toutes les époques.

C'est le cas des tablettes ou des papiers de chantier. Il a dû y en avoir des quantités chez les Romains ou chez les constructeurs de l'époque gothique, comme le montrent le carnet de Villard de Honnecourt ou les documents conservés à l'oeuvre Notre Dame à Strasbourg. Ce qui en reste est bien mince, même si on en connaît un peu plus chez les Egyptiens ou les Mésopotamiens, mais il s'agit chez eux plus souvent de documents comptables.

L'objet tel qu'il reste est alors seul témoin de la connaissance à une époque, permettant d'imaginer l'évolution de l'intellect qui en a été pourtant l'origine ou la conséquence. C'est un point que l'on a parfois oublié quand on a voulu reconstituer les mentalités et civilisations passées. La parole passe, l'écrit aussi, reste le fossile. Les fossiles de la civilisation sont donc à différencier des documents écrits. Distinction difficile, d'où les confusions habituelles.

Quelle est la place de la science dans tout cela ? Ce serait trop long à traiter ce soir, car il faudrait finir sur des sujets épineux, tel le rôle conservateur ou promoteur d'une Académie. Laissons cela, peut-être pour notre proche tricentenaire.

Excusez-moi de m'être peut-être laissé entraîner, mais je me console en pensant que c'est à cause d'un aspect de votre personnalité certainement des plus attachants.

Et c'est pourquoi, Monsieur, en vous accueillant dans ce fauteuil, j'émetts le voeu que vous nous donniez encore beaucoup d'études et d'expositions de la qualité de celles que vous nous avez déjà présentées.

La séance est levée.